

Kalininos, le 13 septembre.

Marianne,

Au bout d'un long voyage je me suis arrêté dans un petit village grec. J'ai demandé à Catherine de m'y laisser seul. Après deux jours de repos elle a pris ma voiture pour se rendre à Athènes. Du Pirée un bateau lui permettait de regagner la France.

A son retour, Catherine aura sans doute parlé de mon étonnante décision. Pendant une courte période, j'imagine, ont alterné les pleurs et cet air de dure résolution qu'elle sait prendre dans les circonstances douloureuses. La fine résille de rides amères s'estompera peu à peu sur son visage et les fossettes infantiles, sur ses joues encore arrondies, apparaîtront bientôt. D'autres passions l'habitent, elle considérera notre vie commune à la manière d'une aventure banale à la saveur trop fade et notre voyage, qui vient de s'achever, comme une ultime et inutile péripétie.

Devant ma petite maison un vrai torrent ravine le chemin. Les fortes odeurs d'orage et de terre mouillée pénètrent par la porte laissée entrouverte. J'aime cette pluie trop rare dans cette région sèche.

Abrité sous un grand sac de jute, un voisin, curieux capucin, court se mettre à l'abri, de l'eau jusqu'aux chevilles. Il tourne à peine la tête vers moi pour me saluer. Je devine son sourire amical.

Pour m'adresser à toi, je viendrai m'asseoir devant une petite table bleue empruntée au propriétaire du restaurant installé près du port minuscule. De là, je peux apercevoir la mer. Tu sais désormais où je suis.

« Notre » ville, bouleversée pendant quelques semaines, a dû retrouver sa façon traditionnelle de vivre, ses réunions de notables bavards, ses embouteillages modestes. Les médias ne doivent plus s'y intéresser, d'autres événements occupent les esprits. Les « milieux informés » ont sans doute ironisé sur mon départ précipité. Je dois être, pour eux, un commissaire de police inefficace et sans courage. Faut-il que je me justifie ? Pour toi et pour ceux qui m'aiment cela n'est guère nécessaire ! Pour les autres, quelle importance ?

Lors de nos rencontres nous parlions peu, notre amour se contentait d'une présence, d'un geste, d'un sourire, d'un regard porté ensemble sur la beauté ou la laideur du monde qui nous entourait. Loin de toi, je souffrirai moins si je t'écris longuement. Au fil des jours je veux te faire connaître toutes les raisons de mon départ, il faut que tu saches mieux qui je suis...

Pierre.

Kalinikos le 14 septembre,

Ce matin, le temps un peu couvert et brumeux m'a invité à une longue promenade. Elle m'a conduit jusqu'au sommet pierreux de la colline, au-delà de la vallée, sèche à cette période de l'année. Un berger, ses chèvres et quelques moutons animaient le site. Au loin, la mer plus sombre qu'à l'accoutumée brillait par espaces fugaces reflétant les mouvements du ciel. Le gardien du troupeau savait sans doute qui j'étais. Il ne s'approchait pas, nous devions peu à peu nous apprivoiser. Il serait malséant de me conduire en touriste pressé.

Au nord, une pente rocailleuse masque une petite baie tranquille où des bateaux rouillent à l'abandon. On croirait voir d'énormes carcasses d'animaux géants venus mourir à l'abri des regards. Les villageois se comportent à leur égard comme s'il s'agissait de pestiférés dont ils feignent d'ignorer l'existence.

Personne dans le village n'en parle, personne ne veut voir cela, personne ne peut l'empêcher.

J'apprécie pourtant ce village où je passe l'essentiel de mes journées, troublées trois fois chaque semaine par une jeune veuve qui, peu après mon arrivée, m'a proposé de faire quelques heures de ménage. Son

regard un peu triste cache mal d'étonnants éclairs de vivacité et d'intelligence. Elle a fait quelques études de français à Thessalonique, interrompues par son mariage. Nous pouvons converser sans trop de difficultés. Elle vient, vers les dix heures, discrète et efficace, mettre un peu d'ordre et préparer un repas dans la petite maison que j'ai pu louer, dès le jour de mon arrivée, pour un prix dérisoire...

Je me refuse à lire les journaux en français ou en anglais qu'elle m'apporte, pensant me faire plaisir. Je les dépose dans un coin de la pièce principale, prétextant ma préférence pour une lecture plus tardive à l'heure de la sieste.

J'observe mes voisins ; comme dans chaque village du monde, le vieil homme qui occupe la maison la plus proche se lève tôt, j'entends tous les matins le crissement de son balai. Il arrose à l'aide d'une sorte de bouteille en zinc, le devant de sa porte, sans dépasser de strictes limites territoriales, puis, il déplace à petits coups réguliers la poussière un peu ocrée qui s'installe au moindre souffle de vent sur le seuil de toutes les maisons. Son rituel sans grande utilité lui donne bonne conscience. Il contribue à la propreté de son village dont les beaux murs blancs régulièrement passés à la chaux, n'éblouissent pas mes yeux fatigués.

Je m'étais arrêté avec Catherine, une première fois lors d'un voyage d'été, par hasard, dans ce village...